

10 SE DÉPLACER

Véhicules à moteur

En cas de grande nécessité, on trouve généralement un véhicule quelconque.

Une nuit de septembre 1943, à Jossaud, hameau de Vassieux, des maquisards du C6 tentent de prendre leurs armes à des soldats italiens pour qui la guerre est terminée puisque la capitulation de leur pays vient d'être rendue publique. Violente riposte des Italiens, grenades. Deux maquisards ont une jambe arrachée, une camionnette rapidement venue de Vassieux les embarque pour l'hôpital de Romans mais ils meurent en route.

A l'automne 1943, le C3 est chargé d'un coup de main sur un dépôt des Chantiers de Jeunesse à Sassenage. Il s'agit de récupérer des chaussures d'hiver pour les camps du secteur Autrans-Méaudre. Marc Serratrice :

« [...] le déménagement requerrait un véhicule de grande dimension [...] Le camion était un véhicule du transporteur Farçat bien connu à Grenoble et que piloterait un chauffeur de la société [...]. Le camion Farçat nous attendait, fidèle au rendez-vous ... »

Et bien sûr, détournement de véhicule si nécessaire. Une photo représente une équipe de ravitailleurs du maquis avec un camion des services gouvernementaux (de Vichy !).

Une voiture radio italienne volée à l'aérodrome de Saint-Etienne de Saint-Geoirs finira dans le Vercors où son épave rouille depuis 75 ans dans un ravin.

Les histoires de fauche de véhicule ne manquent pas...

La palme au groupement Geyer... Mi-décembre 1943, le lieutenant Stephen du maquis d'Ambel est témoin, à Saint-Jean-en-Royans d'une mise en scène qui force son admiration. En début d'après-midi, une moto avec side-car suivie d'une 302 noire s'arrêtent sur la place. C'est Geyer et ses hommes, fortement armés. Arrive ensuite une traction suivie de quatre camions. Les camions, sauf un, bloquent les rues d'accès à la place, autour de laquelle le side-car se met à faire la ronde en rasant les maisons pour dissuader d'éventuels curieux de sortir. La traction s'arrête devant la pompe à essence du garage qui se trouve là. Le garagiste fait le plein. La traction effectue un cercle précis et vient se placer face à l'entrée du garage, le passager tient une mitrailleuse bien en vue. Le camion qui ne barrait pas de rue vient maintenant faire le plein puis va remplacer l'un de ses collègues qui vient à son tour à la pompe et ainsi de suite. Pour finir, Thivollet avance sa 302 flanquée du side-car et fait remplir son réservoir.

« Puis tout disparut comme par enchantement. [...] Tout était redevenu calme sur la place et nous aurions pu croire avoir rêvé, si nous n'avions aperçu encore, sur le pas de sa porte, le garagiste regardant d'un air stupéfait ses deux mains, dont l'une était pleine de bons d'essence, et l'autre tenait une liasse de billets de banque. »

Il semble que Thivollet préparait ainsi sa montée au Vercors quelques jours plus tard.

Le side-car garde du corps... Il est souvent question de moto en ces temps-là en Vercors, soit comme ici en 1943, soit surtout au moment des combats de juin-juillet 1944.



Photo d'un motard devant le PC radio de La Britière...

Photo de deux du C5 à moto...

Photo d'un camion à gazo et de maquisards du C15, juin-juillet 1944, Valchevrière...

Huet et sa célèbre moto

Cathala, chef de camp qui va retrouver son épouse avec sa moto



Camion à gazo à Valchevrière / Maison du Patrimoine Villard de Lans

Bref, les véhicules à moteur, même s'ils ne roulaient pas les rues, savaient être à leur poste quand il le fallait. Dernière illustration sous la plume du lieutenant Stephen à propos du premier parachutage, sur Darbounouse. La phrase qui annonce ce parachutage est passée à la radio de Londres. Nuit du 12 au 13 novembre 1943, Tourtres, hameau de Saint-Martin, l'un des points de départ pour Darbounouse :

« Là il fallut laisser la voiture. Elle n'était pas la seule, d'ailleurs. Un fort camion, portant la marque d'une maison de transports de Villard-de-Lans, et une grande Renault noire de tourisme étaient endormis déjà, sur la petite place, à la clarté de la lune. »

Animaux

On a déjà vu Marcel Peyronnet et Robert Pailler déménager le C2 et sa chaudière à l'aide des bœufs du père Philippe Bec du Frier-du-Bois à Corrençon.

Les mulets sont très présents dans les souvenirs, fidèles montagnards de bât au pied sûr.

Un cheval apparaît sur une photo du C3, il a été emprunté pour transporter des planches pour aménagement suite à déménagement.



Transport de planches pour un aménagement de gîte du C3. A droite Chef Robert

Et même si cela n'a à voir que d'assez loin avec les camps, il faut évoquer Boukaro, le célèbre cheval de Geyer qui le suit quand il gagne les Chambarans après l'invasion totale de la France en novembre 1942.

Enfin, et ça se passe au temps de la dispersion, le 29 juillet 1944, l'aspirant Yves Béseau du 11^{ème} Cuir. est tué avec son cheval près du Col de l'Echarasson au cours d'une liaison.

De rudes marcheurs

Même s'il leur arrivait d'utiliser une auto ou un mulet, le plus souvent c'est à pied que les maquisards des camps se déplaçaient. Les chefs veillaient à assurer un solide entraînement à la marche mais parfois c'était la nécessité qui guidait les pas.

Exemple : le C2 qui récupère un marabout à Château-Bernard et qui remonte à l'épaule l'imposante et pesante toile de tente le long du sentier en lacets du Pas de La Balme.



Dessin de René Weyland "Weygand"

Autres exemples, pour ne citer que ceux-là : le C3 qui fait à ski la liaison de Gève à Saint-Martin et retour le même soir les sacs plombés d'armes. Et le C3 encore qui, en fin d'hiver 1943-1944, descend à La Forteresse, au bord de la plaine de Bièvre, parce qu'il y a eu une alerte très chaude.

Cet entraînement à la marche sera bénéfique au moment de la dispersion quand il faudra échapper au râteau allemand. L'exemple le plus célèbre et le plus spectaculaire est le groupe de près de 80 types menés par un guide et sous l'autorité du capitaine Bennes, « Bob », qui part le 23 juillet de Pré Grandu et suit l'itinéraire suivant, que j'indique ici pour ceux qui voudraient suivre sur une carte : la Grande Cabane, le Pas de Chabrinel, l'abbaye de Valcroissant, le Glandasse, Archiane où le ruisseau permet de boire, boire, puis le Col de Menée et enfin, près de Monestier-du-Percy, en Trièves, franchissement de la RN 75 pour filer en direction de La Mure et être récupérés par les FTP locaux.

Sources

- « *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu* », collectif, édité par les Pionniers du Vercors, 1990.
- « *Avoir vingt ans dans le maquis du Vercors* », Marc Serratrice, Anovi, 2014.
- « *Vercors premier maquis de France* », lieutenant Stephen, éditions Viau, Buenos-Ayres, 1946 puis réédition par les Pionniers du Vercors en 1991.
- « *Le Pionnier du Vercors* », bulletin de l'ANPCVV.
- Entretiens avec Marcel Peyronnet et Robert Gouy-Pailler.
- Photos de la collection Bonnet Paule.

11. LA SÉCURITÉ

La garde

Un tour de rôle qui revient tous les deux ou trois jours est établi pour monter la garde. Les guetteurs sont généralement deux. Les copains se sentent en confiance, la garde veille.

Dans « *L'espoir au cœur* », Bénigno Cacérés raconte les prémices de l'attaque allemande à Esparron le matin du 3 février 1944.

« Je fus ce matin-là réveillé avant le jour par une lueur verte qui filtrait à travers les vitres de l'étroite fenêtre du monastère d'Esparron. Je m'approchai à demi endormi, j'écarquillai les yeux : je ne distinguais rien d'autre que la nuit. J'ouvris les deux battants et je me penchai au-dehors... [...] Rien ne venait troubler le silence de la nuit. Dans le ciel brillaient encore les étoiles. Sans doute avais-je été victime d'un cauchemar ou d'une hallucination. Parfois, il arrivait que l'un d'entre nous s'éveillât. Alors, un instinct, une sorte d'inquiétude constante le conduisaient à s'assurer que tout était calme, que rien ne venait troubler notre refuge. D'ailleurs, là-bas, sur le piton, deux hommes de garde veillaient. Rien ne pouvait leur échapper. Ils voyaient très loin par le sentier ; le signal d'alarme n'avait pas fonctionné. Je refermai la fenêtre et revins aux lits de bois construits les uns sur les autres, presque jusqu'à hauteur du plafond. »

Même jour, même heure, même lieu, mais à un poste de guet :

« Le 2 février au soir, je pars prendre la garde avec Cornu dans la gaitoune qui sert de poste, avec une mitrailleuse et deux grenades. Après avoir allumé du feu dans un vieux poêle, nous sortons tour à tour sur la route puis rentrons nous réchauffer non sans quelque inquiétude. [...] Les heures s'écoulaient lentement mais aucune ne nous apporte le sommeil. A 5 heures, Pétrole part prendre le train pour une liaison. A 6h40, Rasemotte passe pour aller chercher du linge lavé par sa mère, qui est venue le voir à Mens. Je lui dis de s'inquiéter si la relève vient. Il promet et s'en va. Puis un bruit de moteur attire notre attention et nous pensons que ce sont des camions qui viennent à la scierie. 7h15 ; j'appelle la relève par téléphone. Cornu va se dérouiller les jambes vers le viaduc quand soudain, il revient en me criant : « Les boches, les boches ». (« Marseille », dans « Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu ».)

Le poste de garde est évidemment choisi avec soin et, quand c'est possible, relié au camp par téléphone.

Le C3 aux Carteaux place sa garde près de Nave, passage obligé en direction de la baraque.

Le C2, quand il est dans le secteur du puits des Ravières, a son poste aux rochers de l'Echalet d'où, à l'époque, quand il y avait moins d'arbres qu'aujourd'hui, on voyait paraît-il, très loin en direction de Corrençon, et on ne tire plus à la 4,5 mm sur les oiseaux des bois depuis qu'on a compris que leur soudain silence signifie une intrusion, peut-être les Italiens.

Le camp de Malleval, établi au village même, a ses sentinelles plus bas, au bord de la route qui débouche des Gorges du Nan. Joseph Parsus raconte comment une montée des Allemands surprend les maquisards un 29 janvier 1944 :

« Vers 8 h. [...] Gaby du camp FTP des Belles descend avec son paquet de linge à laver. Arrivé au Moulin, il s'arrête et cause avec la sentinelle, qui lui dit qu'un camion est en train de monter. Ils font silence et constatent qu'en effet un bruit de moteur se fait entendre. Au bout d'un moment, Gaby quitte le Moulin, descend par la route avant, pense-t-il, de prendre le sentier du Nan... »

« L'idée que ce pouvait être des Allemands ne nous avait même pas effleurés ; on se croyait dans un site imprenable. Quelle erreur ! Cent à deux cents mètres plus bas, j'ai aperçu des camions. Sur le marchepied du premier, côté droit, un Allemand se tenait debout, mitrailleuse en bandoulière. »

La garde, on ne plaisantait pas avec. Notamment Jean Prévost, capitaine Goderville. Son fils Michel en témoigne, alors qu'il est pendant quelques jours sous les ordres de son père après les combats de Saint-Nizier et avant que la compagnie soit disposée sur la ligne de défense Corrençon-Pas de la Sambue-Herbouilly :

« Un matin, il [Jean Prévost] annonça qu'au cours d'une de ses rondes nocturnes il avait trouvé endormie la sentinelle qui, armée d'une mitrailleuse légère au trépied faussé, était chargée de nous protéger d'un raid surprise. « La prochaine fois, je vous l'affirme, je lui fais sauter la cervelle avec mon pistolet ! » Quand ce fut à mon tour de prendre la garde, j'étais bien décidé à ne pas fermer l'œil, moins par crainte du châtimement, que pour éviter à mon père des dilemmes dignes d'un antique Romain. »

Des guetteurs avancés

Outre ces gardes proches des camps, d'autres, plus éloignées, veillent aussi, recrutées parmi la population.

En janvier 1944, lors de l'attaque des Grands Goulets, les sonnettes au pied du Vercors ont décroché leur téléphone : Pizançon, Saint-Nazaire, Pont-en-Royans ont vu passer une colonne allemande. Quand c'est Sainte-Eulalie, plus de doute, les hommes de Geyer sont avertis, c'est pour le Vercors, c'est pour eux, par les Grands Goulets.

Quant à ceux d'Ambel, en cas de danger, on leur coupera le courant depuis le bas selon un code convenu d'avance.

La fuite

Si c'est une alerte rouge, s'il n'y a pas d'autre solution, les camps cherchent – et trouvent – leur salut dans la fuite.

En mars 1944, les préparatifs d'une attaque allemande sont signalés

« Un affrontement est exclu, tant pour la sécurité des populations qu'en raison de son inutilité actuelle. »

Le C3 doit quitter le relatif confort de Gève en plusieurs petits groupes et Marc Serratrice décrit le trajet du sien. D'abord à skis dans une neige difficile : le pas de Pierre Taillée, Fessole, la ferme des Ecouges. Ensuite en marchant : Rovon, traversée de l'Isère en bac. Enfin en camionnette jusqu'à La Forteresse, près de Saint-Etienne de Saint-Geoirs où, en avril-mai 1944, le groupe prendra ses quartiers.

Il n'est pas un camp qui, à un moment ou à un autre, n'ait dû prendre le large.

La mobilité

Quand Le Ray est responsable du volet militaire au comité de combat du Vercors, à la mi-1943, il ne veut plus des jumelages tacites du début, un camp-un village : trop risqué pour les camps, trop risqué pour les populations.

Itinérance donc.

Répertorier tous les lieux de séjour, court ou long, des camps serait fastidieux. Je n'en mentionnerai que quelques-uns, quoique conscient du peu d'intérêt de cet inventaire pour ceux qui ne connaissent pas le Vercors. Je leur propose de les lire comme une musique de villages et de lieux-dits, je leur rappelle à ce propos le poème d'Aragon, « *Le conscrit des cent villages* », je conseille de le chercher et de le lire, c'est très beau. Un petit extrait :

« [...] Adieu mes eaux vives ma France

*Adieu le ciel et ma maison
Tuile saignante ardoise grise
Je vous laisse oiseaux les cerises
Les filles l'ombre et l'horizon [...]*

*Adieu Floréans Marimbault
Vollere-Ville Volmerange
Avize Avoine Vallerange
Ainval-Septoutre Mongibaud*

*Fains-la-Folie Aumur Andance
Guillaume-Peyrouse Escarmin
Dancevoir Parmillieu Parmain
Linthes-Pleurs Caresse Abondance [...] »*

C'est peut-être l'adieu d'un garçon qui part pour un camp...

Pour en finir avec les nôtres, voilà, sans le talent d'Aragon mais avec leur musique, quelques-uns des lieux-refuges : puits des Ravières pas de l'Ane Grand Pot Gros Martel La Courmouze Béguerre Vauneyre Laragnole La Forteresse La Rochette La Fromagère Les Allières Le Piarrou Font-Sellier Les Carteaux Achieux Ambel Les Feuilles Esparron...

A suivre...

Sources

- « *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu* », collectif, édité par les Pionniers du Vercors, 1990.
- « *L'espoir au cœur* », Bénigno Cacérés, Editions du Seuil, 1967.
- « *Retrouver Jean Prévost* », Michel Prévost, Presses Universitaires de Grenoble, 2002.
- « *Histoire du Camp 3. Autrans. Maquis du Vercors. 1943-1944* », Marc Serratrice, chez l'auteur, 1991.
- « *La diane française* », Aragon, Editions Pierre Seghers, 1945.
- Entretiens avec Marcel Peyronnet et Robert Gouy-Pailler.

Des nouvelles du Groupe Gammon

La sortie en Vercors-Nord organisée par le Groupe Gammon à l'automne 2019 avait été appréciée, nous a-t-on dit, et l'ambiance était bonne.

Nous devons en organiser une ce printemps en Vercors-Sud et puis ce printemps ayant été ce qu'il a été...

Nous pensons à l'avenir et quand ce sera possible, nous reprendrons les sorties de la façon suivante :

- Chaque printemps une sortie en Vercors-Nord.
- Chaque printemps une sortie en Vercors-Sud.

Ces sorties, complémentaires, ont pour but, de lieu significatif en lieu de mémoire, de suivre l'histoire de la Résistance en Vercors et de la comprendre.

Déplacements en auto, les moments de marche n'excéderont pas quelques centaines de mètres.

- De plus, des sorties complémentaires, éventuellement à votre demande, pourront être organisées autour d'un thème (les camps, Jean Prévost, les Polonais, itinéraire d'une unité, etc.)

Si nécessaire, elles pourront comporter des temps de marche

qui seront signalés à l'avance.

Ces sorties, organisées en covoiturage, seront gratuites. Eventuellement, selon les besoins du Groupe Gammon, un chapeau absolument facultatif pourra être proposé.

Vos cousins et les amis de vos amis seront les bienvenus.

Considérées comme des sorties amicales, ces journées sont sous la responsabilité des participants s'il y a lieu.

A suivre en espérant que quelque chose sera possible cet automne.